

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Pour Roubaix, 25 francs par an.
Abonnement : 14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
Bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dispose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BOLLIER et Co, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BOL-
LIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

11 mars 1862.

L'amendement suivant est présenté, sur le projet d'adresse, par MM. Guillaumin, le marquis de Torcy, Pérouse, Lubonis, Lefebvre, Millet, de Chasot, Girou de Buzareingues :

« 11. Désireux de seconder vos vues, le Corps Législatif pense que l'agriculture, le commerce et les industries particulières ne peuvent prendre un grand essor qu'à l'aide de plusieurs conditions : le complètement des voies de transport de toutes natures, la modération dans les lois d'impôts portant sur les objets de grande consommation, la stabilité dans les lois de douane, la réforme de certaines lois commerciales, enfin la suppression des entraves que l'excès de la réglementation oppose aux forces productives du pays.

A Berlin, les ministres ont donné leur démission, qui n'est pas encore acceptée. On parle de nouveau d'une dissolution de la Chambre ; une correspondance dit que l'on se bornerait pour le moment à la prorogation pendant six semaines. Le gouvernement continue de se prémunir par des mesures militaires contre toute tentative de désordre.

Une correspondance de Berlin assure que le gouvernement prend déjà des mesures de précaution pour le 18 mars, jour anniversaire de la révolution de 1848.

On écrit de Francfort que l'on est inquiet dans cette ville sur la situation actuelle de Berlin. Il paraît positif que pour ne pas se laisser surprendre par quelque mouvement populaire, le gouvernement qui se trouve débordé en toute occasion par la seconde chambre, a cru devoir recourir à des mesures militaires de précaution, en déterminant, sur différents points de la capitale, des positions stratégiques que la garnison occupera immédiatement aux premiers symptômes d'une émeute révolutionnaire.

Il se confirme de plusieurs côtés, que l'Autriche et la Prusse ont enfin pu se

mettre d'accord sur la question hessoise et que, dans une des premières séances diétales, ces deux puissances soumettront une proposition collective sur ce grave sujet. La haute assemblée va donc se trouver mise en demeure, par les délégués prussien et autrichien, de renier son œuvre et de se donner un démenti.

Les lettres de Madrid assurent qu'il n'est pas exact que le gouvernement projette le rappel du général Prim, comme le dit la Patrie du 8.

On avait appris de la Vera-Cruz que des maladies régnaient dans les armées alliées, principalement parmi les Espagnols, qui souffrent de la fièvre jaune. Aucun mouvement n'avait encore eu lieu de la part des alliés ; c'était le 20 février seulement qu'ils devaient se porter en avant. Le général Prim se montrait dur envers les habitants de la Vera-Cruz, auxquels il imposait des taxes forcées. Les Mexicains, déterminés à la résistance, armaient de toutes parts.

À la date des dernières nouvelles du Mexique, les forces alliées n'avaient pas encore ouvert les hostilités contre le gouvernement du général Juarez.

J. REVOUX.

Le ministre de l'intérieur, Vu l'article publié par le journal la Presse, dans son numéro du 10 mars, commençant par ces mots : *La séance au Corps législatif...* et finissant par ceux-ci : *L'édifice d'un bon gouvernement ;*

Vu le décret du 17 février 1852 sur l'organisation de la presse ;

Vu le sénatus-consulte du 2 février 1861 ;

Considérant que le droit de libre discussion dont jouissent le Sénat et le Corps législatif, en vertu du décret du 24 novembre 1860, ne saurait autoriser les journaux à attaquer les lois de l'Etat ;

Considérant que, si le sénatus-consulte du 2 février n'a pas formellement interdit les comptes rendus résumés des séances, il n'a nullement permis les comptes rendus infidèles et injurieux comme celui que renferme l'article précité.

ARRÊTÉ :

Art. 1^{er}. Un premier avertissement est donné au journal la Presse, dans la personne de M. Peyrat, gérant du journal.

Art. 2. Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, assurera l'exécution du présent arrêté.

Paris, le 10 mars 1862.

F. DE PERSIGNY.

On écrit de Berlin, 8 mars, à l'Agence Havas :

« Il y a eu aujourd'hui, au palais du roi, un conseil des ministres, auquel ont assisté le roi, le prince héritier et tous les ministres. On y a débattu la question de la dissolution de la Chambre. Le roi a persisté à demander la dissolution, contrairement à l'avis des ministres, lesquels sont persuadés qu'avec l'esprit qui règne en Prusse, une nouvelle Chambre contiendrait plus d'éléments libéraux encore que la Chambre actuelle. — On aurait fini par adopter une proposition intermédiaire du prince héritier consistant à proroger les Chambres à six semaines.

« On dit, au reste, que le roi se trouve dans un singulier état d'esprit. Ayant reçu avant tout une éducation militaire, et habitué depuis sa jeunesse à l'obéissance exacte et minutieuse, les résistances de toute nature, qu'il éprouve comme roi constitutionnel, soit de la part de l'administration, soit de la part des chambres, le blessent et l'irritent. Aussi s'entoure-t-il toujours de préférence d'officiers et discute-t-il les plus hautes questions politiques avec les membres de son cabinet militaire.

« Ces dispositions ouvrent bien des chances à la réaction, qui en outre a pour elle la plupart des princes de la famille royale, le prince héritier seul paraissant favorable aux tendances libérales.

« On prétend que le gouvernement prend déjà des mesures de précaution pour le 18 mars, anniversaire de la révolution de 1848. — Il est évident que l'on craint des troubles, bien que le sentiment public soit fort éloigné de dispositions de ce genre. »

Un journal de Gènes dit qu'il n'y a rien de fondé dans le bruit d'après lequel on ferait des enrôlements au nom de Garibaldi, seulement, ajoute la feuille génoise, Garibaldi recommanderait à la jeunesse de se constituer en société d'exercices militaires, et manifeste le désir que l'exercice utile du tir national s'étende à toutes les populations de la Péninsule.

Le même journal annonce que, vers la fin du mois, le roi fera son voyage de Naples et séjournera quelque temps dans les provinces méridionales.

Les dépêches de Grèce annoncent que les

insurgés de Nauplie continuent d'organiser leur défense et, à chaque sortie, battent les troupes.

Ces 1500 hommes possèdent 48 pièces de canon, du matériel et des vivres en abondance, tandis que les assiégeants manquent de tout.

Des dépêches de New-York, arrivées hier soir à Paris par voie de Londres, annoncent l'imminence de la soumission des Etats du Sud de l'Amérique.

Le délai assigné par la commission impériale à la présentation des objets destinés à l'exposition universelle est expiré ; nous savons même, dès aujourd'hui, le chiffre des producteurs qui sont admis à concourir à cette solennité internationale. Il y a 3.310 numéros d'ordre pour la métropole seulement ; encore faut-il remarquer que beaucoup de productions collectives groupent sous un seul numéro un grand nombre d'exposants. Tel est le cas de l'exposition vinicole de Bourgogne (non compris le Mâconnais et le Beaujolais) qui réunit sous un seul numéro 360 producteurs nominativement désignés. De plus, les produits de l'Algérie ne sont pas encore classés et ils comportent un chiffre considérable. Par les soins de la commission, on imprime en ce moment, avec la traduction anglaise en regard, un catalogue dans lequel exposants et produits français seront classés en détail et par ordre alphabétique.

Depuis environ trois semaines, les mandataires de la commission impériale ont pris possession des emplacements destinés aux exposants français, tant à l'intérieur du palais que dans les annexes. On a mené assez activement les travaux préparatoires pour qu'à partir du 15 mars chaque exposant ou chaque groupe d'exposants puisse faire exécuter les dispositions d'aménagement nécessaires. Six semaines seulement nous séparent de l'ouverture de l'exposition, qui ne sera pas, quoi qu'on en ait dit, retardée ; et il faut considérer qu'à raison de la diversité de langage et des habitudes différentes de travail, les choses vont plus vite à Paris qu'à Londres.

Voilà pour ce qui concerne les préparatifs de menuiserie, de vitrerie, de charpente, &c. Quant aux produits eux-mêmes, la commission impériale, dans le bulletin qu'elle adresse aux exposants, conseille l'envoi aussi prochain que possible en Angleterre. On évitera ainsi un encombrement préjudiciable surtout aux objets que l'on tient à débiter immédiatement. Le lieu de départ affecté par la

compagnie du chemin de fer du Nord à ces colis est la gare auxiliaire de La Chapelle. Les expéditeurs garantiront l'arrivée des caisses à Londres, dans le palais de l'exposition ou dans ses annexes.

A. BAYVET.

On lit dans la dernière chronique du Stock-Exchange, publiée par le Constitutionnel :

« Avant la résolution prise par l'Angleterre, la France et l'Espagne, d'une intervention en commun, les mexicains se cotaient de 20 à 21. Ils avaient conquis le cours de 35, soit une plus-value d'environ 75 %, lorsque les criaileries de la presse américaine sont venues leur imprimer un temps d'arrêt subit.

« Le coton devait se ressentir de l'influence des mêmes causes. Depuis trois jours le marché de Liverpool a vu succéder le calme à l'animation, et une baisse de 6 c. par kilogramme a salué le triomphe des fédéraux à Donnelson. Il était temps d'ailleurs qu'un événement quelconque vint modérer les achats faits pour compte de la fabrique anglaise, de la spéculation et des fabricants étrangers. Voici, en effet, les rapports existant aujourd'hui entre le stock au mois de février 1861 et en février 1862, semaine par semaine :

	1861	1862
7 février, balles	719,420	530,180
14 »	726,480	524,930
21 »	791,240	479,350
28 »	834,400	452,460

« Ainsi l'approvisionnement en coton à la fin du mois dernier ne représentait que 53 0/0 de la quantité en entrepôt pendant la période correspondante de 1861. Sur le stock existant, on ne compte que 170,880 balles de coton américain. Tout le surplus se compose de sortes égyptienne, indienne et africaine. Un pareil état de choses montre combien est grave la crise actuelle.

« Depuis quelques semaines, la place de Londres n'avait vu éclater aucun sinistre commercial d'une importance réelle. Le mois de décembre semblait avoir renversé toutes les maisons d'une solidité douteuse, d'une solvabilité contestable, pour laisser debout celles dont les ressources sont grandes et les affaires sagement conduites. C'est donc avec beaucoup d'étonnement que la Cité a appris la suspension de la maison Muggerridge et Co. Son chef principal, sir Henry Muggerridge, était le plus ancien alderman du corps municipal de Londres. En novembre dernier, lors de l'élection du lord-maire, sir Muggerridge s'était mis sur les rangs et l'aurait emporté sur M. Cubitt, le célèbre entrepreneur, si

FEMILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 12 MARS 1862.

— N° 12. —

ALICE.

CHAPITRE X. (Suite).

Et, fermant les yeux, elle prêta avidement l'oreille à cette lettre, à la fois respectueuse et passionnée, où la voix de la pitié filiale étouffait le cri de l'amour et de la douleur, où les plus nobles sentiments s'exprimaient en termes vrais et simples qui les rehaussaient encore.

« Oui, s'écria-t-elle, oui, je serai courageuse, car je veux me montrer digne de lui. Il ne se plaint pas, il ne plaint que moi seule, et pourtant, de nous deux, c'est lui qui souffrira le plus. Moi, du moins, je serai libre, j'aurai le droit de nourrir dans mon cœur mes souvenirs et mes regrets. Lui, quelle différence ! il sera enchaîné à une femme qu'il n'aime pas ! »

Cette pensée lui arracha un torrent de larmes ; elle n'était pas jalouse du bonheur de Laure, mais le malheur d'Edmond la désolait.

De son côté, le comte subissait un cruel supplice : il se représentait sous les cou-

leurs les plus sombres le désespoir de celle qu'il aimait ; il se demandait en tremblant si cette délicate organisation aurait la force de résister à un pareil coup. Et quand il se disait : « En ce moment peut-être mon père sollicite pour moi la main de Laure ! » il frémissait en voyant se dérouler devant lui le tableau d'un avenir vide de joies aux côtés d'une coquette sans esprit et sans cœur.

Quand le marquis rentra, lui apportant la nouvelle qu'il était maintenant le fiancé de M^{lle} d'Avigny, il dit tout bas un dernier adieu à son beau rêve, et, sans demander aucun détail sur la visite de son père aux parents de Laure, elle se contenta de promettre qu'il irait les remercier le soir même. Puis il se rendit chez le vicomte d'Orange, dans le secret espoir de rencontrer Eugénie et d'apprendre par elle comment se trouvait Alice.

Son attente fut déçue ; la vicomtesse n'était pas rentrée ; mais Félix, qui devina ses tortures, l'engagea à revenir vers la soirée passer une heure ou deux avec sa femme.

« J'ai quelques courses indispensables à faire, ajouta-t-il, et je me verrai contraint de la laisser seule. »

Edmond comprit son intention et l'en remercia par un chaleureux serrement de main.

À l'heure fixée, il trouva Eugénie seule et obtint d'elle les réponses les plus précises aux questions pressantes et inquiètes dont il l'assaillit. Elle lui parla d'Alice autant qu'il voulut, elle lui rapporta fidèlement et sans rien déguiser l'effet de sa lettre et la scène tourbillonnante du matin, et elle lui prodigua ces éloquentes consolations qu'une femme sensible et délicate puisait dans son cœur quand l'amitié l'ins-

pire. En la quittant, il était moins malheureux ; des larmes de reconnaissance vollaient sur son regard, et, baissant la main d'Eugénie avec une sorte de vénération :

« Vous êtes notre ange consolateur, lui dit-il ; sans votre amitié, que deviendrions-nous, elle ? et moi ? »

Pendant ce temps, M^{me} d'Avigny s'applaudissait de son triomphe et présidait avec orgueil à la toilette de sa fille.

« Il faut que tu sois belle pour recevoir ton fiancé, lui disait-elle.

« Et cette soie de Marie qui m'a coiffée tout de travers ! répondit Laure avec humeur. C'est comme un fait exprès. Ai-je jamais été plus mal qu'aujourd'hui ? »

« Fais-la recommencer, tu en es encore le temps... Quelle robe vas-tu mettre ? »

« Ma robe neuve, qu'on me rapporte à l'instant.

« Elle a trop de garnitures ; tu sais que M. Edmond aime la simplicité ; je te conseillerais plutôt celle de mousseline Pompadour.

« On me l'a déjà vue tant de fois ! — Voyez donc cette petite moue dédaigneuse ! Ne dirait-on pas que tu portes cette robe depuis trois ans ! Voilà quinze jours qu'elle est faite.

« Oui, mais j'en avais à Auteuil, où je me suis si fort ennuyée. Elle ne me rappelle pas des souvenirs assez agréables pour que je la remette aujourd'hui.

« Soit ! mais je ne me mêle plus de ta toilette.

« Tant mieux ! grommela Laure à demi-voix.

« Voilà, en vérité, une charmante figure ! regarde un peu dans la glace comme tu as l'air maussade ! Le comte va être enchanté de toi, je te le promets.

« Que m'importe ? il n'est pas toujours aimable non plus, lui ! »

« Tu fais allusion à sa conduite d'avant-hier ? Je crois en avoir deviné le motif : il était jaloux de M. Achille.

« Vraiment ? lui, jaloux ! » s'écria Laure d'un air ravi ; et son sourire compléta ainsi la phrase : « Nous aurons soin de tenir sa jalousie en éveil. »

« Oui, ma fille, c'est par dépit qu'il s'est attaché aux pas de cette petite demoiselle Norbert. Mais aujourd'hui que chacun la connaît, nous n'avons plus rien à craindre.

« Penses-tu donc qu'elle fût pour moi une rivale sérieuse ? Un caprice passager du comte, voilà.

« C'est aussi mon avis : comment une petite maîtresse de musique, une insignifiante personne qui n'a pour tout avantage qu'un peu de fraîcheur, pourrait-elle soutenir la comparaison avec ma brillante Laure ? »

Et nos deux dames, oubliant leur petite querelle de tout à l'heure, redevinrent les meilleures amies du monde, l'une, pour s'extasier sur les charmes et les mérites de sa fille ; l'autre, pour s'enivrer du grossier encens de sa mère.

Dieu sait combien de temps aurait duré cette scène ridicule, si l'on n'était venu dire à madame la baronne — car un bonheur n'arrive jamais seul, et l'on possédait enfin depuis quelques heures le titre tant désiré — que M. Gabet demandait à la voir.

« Victoire, mon ami ! s'écria-t-elle en l'abordant. La demoiselle Norbert est humilée ; le comte a demandé la main de Laure ! »

« Je le sais, madame la baronne, et j'accours vous féliciter.

« Et recevoir mes remerciements, n'est-ce pas ? C'est à vous que nous devons d'être tirés d'incertitude ; car, je l'avoue sans détour, le déshonneur de la famille Norbert a dû contribuer beaucoup à hâter la démarche des Rochebrune.

« Croyez-vous qu'ils sachent déjà ce qui s'est passé hier soir ? »

« Pourquoi pas ? les nouvelles se répandent si vite ! Et, avant-hier encore, le comte était aux petits soins pour cette Alice. Je suis convaincue qu'en apprenant qu'elle est, il aura été si indigné de s'être laissé jouer par elle qu'il aura prié son père de nous faire sa demande sur-le-champ.

« S'il en est ainsi, je suis charmé, madame la baronne, d'avoir pu vous rendre service.

« Et moi, mon cher Gabet, je vous en saurai gré toute ma vie. Si je puis vous témoigner ma reconnaissance par des actes, j'y suis toute disposée.

« Oh ! madame la baronne, si je ne craignais d'abuser... »

« Parlez sans crainte ; qu'avez-vous à me demander ? »

« Hélas ! les temps sont si durs et l'on a tant de peine à trouver de l'emploi ! Malgré la plus stricte économie, j'ai contracté des dettes ; je suis dans un embarras affreux.

« Et que vous faudrait-il pour en sortir ? »

« Mille francs tout au plus.

« C'est beaucoup ; mais vous m'avez rendu un important service ; va donc pour les mille francs. »

« Elle se leva et les prit dans son secrétaire.

« Ce n'était pas la première fois que cet homme aussi bas que méchant recevait,